



# CULTURE

## La quête queer de Vanasay

IL EST NORMALIEN, passé par Harvard, a terminé sa thèse sur « Spectres de Shakespeare dans l'œuvre de Howard Barker » à Oxford, et cite André Malraux : « *L'art est le plus court chemin de l'homme à l'homme.* » Mais, longue tresse sur le côté, 2,10 mètres sur ses talons aiguilles, jambes pileuses sous sa jupe courte, Vanasay Khamphommala nourrit un projet secret : imprimer sur son corps les *Métamorphoses* d'Ovide, le transformer en un exemplaire vivant de ce livre manifeste qui prédisait que le monde entier ne cesserait jamais de muter. Et sur la scène du Jardin de la vierge du lycée Saint-Joseph à Avignon, il explore ces sentiers d'une résurrection queer.

*L'Invocation à la muse*, c'est le titre. Une forme courte et innovante telle qu'elles sont réunies par le Festival d'Avignon sous l'intitulé « Sujets à vif ». Très à vif, puisque pénétrant sur le plateau en costume classique, la tête coiffée d'un sac hermétique, il se fait le jouet soumis, transformable, transformé, fouetté, attaché, piercé, tacheté de cire brûlante par une dominatrice afro-caribéenne, et « militante pro-sexe », comme le dit le programme.

La scène, étrange, met mal à l'aise. On se demande où on est, où va ce théâtre qui n'est plus représentation du monde mais monde lui-même. Être queer ou ne pas être. Le fantôme de Miss Knife, ce double de scène d'Olivier Py, rôdant un peu partout à Avignon. La scène est étrange... Et puis soudain, la dominatrice, Caritia Abell, détache le masque et les cheveux de son jouet, et Vanasay, de sa voix magnifique de haute-contre, entonne un chant de Purcell qui fige chacun dans sa chair et transforme la douleur en grâce.

« Père laotien, mère française, je suis à fond dans l'intersection. Avant de se moquer de moi parce que j'étais queer, on se moquait de moi à l'école parce que j'étais chanteur, et avant parce que j'étais "le chinetoque". Or l'art est un espace où la différence peut-être valorisée », dit-il. Etudes modèles, musique classique où la discipline et le cadre règnent en maîtres. Mais aussi théâtre, à Pacé, dans la banlieue de Rennes, où il dé-

couvre aussi le plaisir des travestissements et des maquillages « *doloristes* ».

L'homosexualité à 18 ans. Et puis la crise, dix ans après, lorsque sa marraine meurt. Il perd la voix. Cette aphonie va le faire entrer en écriture. Il devient dramaturge, aujourd'hui artiste associé au centre dramatique national de Tours, au côté de Jacques Vincey avec qui il montera pour Natalie Dessay *Und*, de ce même Howard Barker qu'il a tant étudié. La cantatrice qu'il rêvait d'être, petit, est d'ailleurs la marraine de ce « Sujet à vif » qui sera, en janvier 2019, le prologue d'*Orphée aphone*, la pièce qu'il a tirée de tout ça.

### Un stage de « masculinité alternative »

« *La souffrance pour la souffrance ne m'intéresse pas, mais parfois elle est le chemin vers une jouissance plus grande. Et je préfère ça au confort* », raconte le dramaturge, qui affectionne les performances. On l'imagine en Speranza Von Glück, dame pipi chantante transformant les toilettes du théâtre de Tours en opéra de poche.

C'est à Berlin qu'il rencontre Caritia. Elle donne des stages de bondage et de shibari (l'art d'attacher les corps). Lui, suit un stage de « masculinité alternative ». Les jeux sadomasochistes, il n'a jamais essayé : « *Les premières répétitions étaient franchement drôles tellement j'étais novice. J'y ai découvert non pas une souffrance, mais un érotisme universel, non génital, où je n'ai jamais autant parlé de consentement. Ce qui fait prendre conscience de tout ce qu'on fait au quotidien sans vérifier que l'autre est d'accord. Mais cette pratique n'a d'intérêt que si elle fait naître un poème nouveau. Ce qui m'intéresse, c'est la bizarrerie, qui est aussi de l'authenticité...* »

Si les esthétiques qui l'intéressent au théâtre sont celles qui travaillent le corps au corps – l'Espagnole Anjelica Liddell, Kazuo Ono, l'un des maîtres du butô, Michel Fau, qui fut son professeur... –, ce cérébral en revient sans cesse aux définitions : « *Au sens étymologique, l'enthousiasme, c'est l'état de possession de l'acteur par le dieu derrière le masque.* » ■

LAURENT CARPENTIER  
(AVIGNON, ENVOYÉ SPÉCIAL)

CULTURE

Sur scène, Vanasay Khamphommala se met à nu dans tous les sens du terme.

## Au-delà du corps et de l'esprit

THÉÂTRE

Issu de l'univers du baroque, Vanasay Khamphommala pose dans *Orphée aphone* les bases de sa pratique queer de la scène.

Anais Heluin

La scène de théâtre, pour Vanasay Khamphommala, est le lieu de tous les antagonismes. Espace de jouissance d'autant plus forte qu'elle est interdite, elle permet le mariage entre le sublime et le trivial. L'expérience érotique y mène à la pensée et à la poésie. Ceux qui l'investissent avec lui doivent avoir l'ambition de « transformer le monde », écrit l'artiste sur le dossier d'*Orphée aphone*, la première création de sa compagnie Lapsus chevelü. Ils doivent « déstabiliser les repères établis pour créer des beautés nouvelles ». Des merveilles qui se jouent de toutes les normes, à commencer par celles du genre.

C'est donc une vision queer de la scène que défend Vanasay. Cela dans l'ensemble du processus, depuis la production de ses spectacles jusqu'à leur représentation. Une démarche singulière qui

ouvre de nombreuses alternatives possibles aux carcans actuels de la création théâtrale.

Alors qu'il opérait jusque-là dans une ombre relative, surtout en tant que dramaturge au CDN de Tours, c'est son *Invocation à la muse* qui fait connaître Vanasay Khamphommala en tant qu'auteur et metteur en scène. Créé l'été dernier au Festival d'Avignon dans le cadre des Sujets à vif, ce rituel qu'il réalise avec l'artiste queer d'origine afro-caribéenne Caritia Abell dit d'emblée son désir de rendre le théâtre perméable à d'autres cultures et pratiques. En l'occurrence à la BDSM (bondage, discipline et sadomasochisme), type d'échange sexuel qui nourrit chez lui un imaginaire mythologique. Et lui permet de vérifier le lien entre délires érotique et poétique, exposé par Platon dans *Phèdre*.

Aujourd'hui placée en prologue d'*Orphée aphone*, cette *Invocation* est l'une des

nombreuses métamorphoses de Vanasay. Une de ses multiples recherches ovidiennes et queer, qui détone dans un festival dont l'audace n'est plus la première des qualités.

« La pensée queer va bien au-delà des questions liées au genre. La critique de l'institution, par exemple, est centrale. Elle est aussi dans mon travail, où je cherche toujours à renégocier mes rapports avec les différentes structures avec lesquelles je suis impliqué. Et ce depuis la création de ma première compagnie, *L'École de la Nuit* », explique l'artiste.

Créée il y a dix ans, en référence à un groupe de libres penseurs de l'Angleterre élisabéthaine, la troupe en question tente d'inventer à son échelle une autre économie culturelle. Elle crée des performances dans des espaces inattendus et imagine des passerelles entre art et érotisme, qu'elle finance en prati-

quant diverses formes d'« échange libre », comme la collecte de fonds entre particuliers.

Cette période est déterminante dans la construction de l'homme de théâtre qu'est aujourd'hui Vanasay. Il en garde un esprit de funambule. Un goût du jeu sur les rapports entre le centre et la marge, et un esprit joyeusement transgressif que l'on retrouve intacts dans *Orphée aphone*. Nécessaire pour que puisse prendre forme son imaginaire vaste et complexe, son rapprochement de l'institution n'a pas changé sa méfiance envers elle. Pour preuve, le mode de création collectif, sans hiérarchie, qu'il a mis au point au sein de Lapsus chevelü. Caritia Abell, le comédien et performeur Théophile Dubus, le musicien Gérald Kurdian, la scénographe Caroline Oriot, la costumière Juliette Seigneur et l'éclairagiste Pauline Guyonnet ont eu, dit-il, « en charge l'ensemble du travail

Orphée aphone,

11-15 mars,  
Les Plateaux sauvages,  
Paris XX\*,  
01 40 31 26 35,  
www.lesplateauxsauvages.fr

plastique d'Orphée aphone, où j'incarne successivement le héros éponyme et son Eurydice, qu'il part repêcher aux Enfers. De toute la période de création, je n'ai voulu regarder aucune image du spectacle afin de laisser mes collaborateurs libres d'y exprimer leur sensibilité et d'utiliser ce moment pour développer leurs propres recherches. Nous sommes des chevalier·ère·s de la Table ronde ». Résultat : une sublime métamorphose dont la violence égale la tendresse. Et l'amour.

Car c'est à ce dieu-là que Vanasay fait le plus d'offrandes. Pour lui, il repousse les limites de son corps et de son esprit. Il se fait tatouer les premiers vers du livre d'Ovide. Il s'initie à Berlin à des pratiques érotiques moins pratiquées en France, et surtout avec moins de liberté. Il se met à nu dans tous les sens du terme, par exemple lorsqu'il clôt *Orphée aphone* en chantant une chanson d'amour avec une boule à facettes en guise de cache-sexe. L'hybride, la cohabitation du haut et du bas, du kitsch et de l'élégant, tend chez Vanasay Khamphommala à la réconciliation. À la tendresse.

Pour approcher cette utopie, l'artiste ne néglige aucune des connaissances et aucun des savoir-faire acquis sur les plateaux de théâtre et ailleurs. Dans l'univers du baroque dont il est issu, à l'École normale supérieure, à Harvard et à l'université d'Oxford, dans la classe libre du Cours Florent, en tant que comédien ou que traducteur de Shakespeare et d'Howard Barker. Après des communautés trans et homosexuelles d'Allemagne, dont il adopte pour ses créations le principe des cercles de parole...

À force d'étudier les mythes, Vanasay aurait-il percé le mystère des vies parallèles ? Son explication est plus réaliste. « *Étant non binaire et racisé – mon père est laotien –, j'ai très vite eu conscience que je n'aurais pas accès au centre. J'ai donc multiplié les moyens de m'arranger avec lui.* » Et ce n'est pas terminé. Ayant longtemps occulté la part laotienne de son identité, Vanasay comble depuis quelque temps ses lacunes en la matière. Par le voyage, mais aussi par le travail. Aux Plateaux sauvages à Paris, où il présente *Orphée aphone*, il vient par exemple de mener avec des adolescents un projet intitulé *Asian beauties*, où il questionne les représentations contemporaines des Asiatiques. Toujours pour aller au-delà des vérités et des apparences admises. Vers le *queer*. ●